

deux couvents, toute la ligne du chemin de fer depuis son entrée dans la vallée jusqu'à la station ; le cours du Gave, qui précipite ses eaux dans des prairies fraîches et riantes ; en face le chalet des évêques de Tarbes, la grotte tout illuminée et environnée de la multitude de pèlerins, la belle église avec son clocher, la petite ville de Lourdes, disposée en amphithéâtre au pied du pittoresque château qui est à trois cents pieds au-dessus du Gave. Sur la droite on voit l'entrée de ces vallées célèbres qui conduisent aux plus beaux sites des Pyrénées : Gavarni, Cauterets et Bagnères.

Au delà du château, l'on voit se dérouler d'immenses prairies sillonnées de cours d'eau ; des coteaux semés de villages, de bois, de pelouses ; des rochers où planent les saigles, et enfin les pics neigeux dont les sommets se perdent dans l'azur du ciel, et qui ferment la vallée dans un rayon de plusieurs lieues. On se rappelle involontairement cette parole d'un Anglais protestant qui, après avoir tout examiné en silence, s'écria : " Oh ! que la sainte Vierge a montré de goût en choisissant un tel site pour le lieu de sa venue sur la terre ! "

Le soir vers sept heures, nous avons été à la grotte. Un assez grand nombre de pèlerins étaient agenouillés au pied de la statue : on récitait le chapelet. Le jeune comte belge était dans la grotte, à genoux, le bras en écharpe ; il paraissait beaucoup souffrir. Au bout de quelques instants sa jeune sœur se leva, s'approcha de la grille pour demander aux personnes présentes de réciter le chapelet avec elle pour le pauvre malade. On pria avec ferveur.

Tout à coup, la vallée retentit de chants et de cris de joie : c'était un nombreux pèlerinage qui arrivait ; plus de 500 pèlerins du diocèse de Pamiers, de Notre-Dame de Sabart, de Tarascon et des environs.

Les alentours se remplissent de monde, les pèlerins se munissent de cierges et la procession commence. On monte par un chemin tournant qui arrive jusqu'au sommet de la première colline. Les cantiques résonnent au milieu de ces rochers, sous les bois touffus. La longue file se prolonge sur les flancs de la montagne ; c'est comme une guirlande de lumière qui se déroule ; les strophes de l'*Ave Maris Stella* alternent avec le chant des cantiques composés en l'honneur de Notre-Dame de Lourdes. La procession entre dans l'église, qui se remplit et s'illumine de mille feux. Le directeur des missionnaires adresse quelques paroles de bienvenue aux pèlerins en annonçant l'ordre des exercices pour le lendemain ; tout ce peuple chante les hymnes du Saint-Sacrement.

Le lendemain fut un beau jour et le plus intéressant de cet heureux voyage. Les pèlerins affluaient dans la ville. De grand matin, les différentes paroisses, avec leurs bannières et leurs cantiques, commencèrent à se diriger vers le sanctuaire. A l'éclat des voix on comprend qu'il y a encore des contrées où règne l'énergie des croyances des siècles passés.

Nous avons bientôt franchi la distance qui nous séparait de l'église ; la grand-messe était chantée par toute l'assistance avec un entrain merveilleux et avec cet art qui a rendu célèbres les montagnards pyrénéens.

Nous eûmes le bonheur de dire la sainte messe dans la chapelle de saint Bertrand de Comminges, apôtre de la contrée.

Comme nous quittions le sanctuaire, nous entendîmes des cris multipliés : " Un miracle ! Un miracle ! " En bas la foule se précipitait vers la grotte ; des groupes nombreux accouraient de la ville ainsi que des sentiers de la montagne. Nous descendons les degrés. On nous dit qu'une personne venait d'être guérie miraculeusement et se trouvait dans la grotte. Les gardiens avaient aussitôt fermé la grille pour la préserver de l'affluence. Tout le monde répétait : " un miracle ! un miracle. " Cependant un prêtre s'avance et me dit : " Venez avec moi, vous allez voir la miraculée. Il s'agit d'une jeune malade qui assistait, avec sa mère, à votre messe ; elle venait de communier et faisait son action de grâces. Il avait fallu quatre personnes pour la porter à la table sainte, pour la descendre à la grotte, car elle était complètement percluse. On l'a portée à la piscine : elle est entrée dans l'eau quelques minutes et elle est sortie guérie d'une maladie réputée mortelle ; attendons ici, elle va aller faire sa déposition à la maison des missionnaires. "

En effet, au même moment, les missionnaires faisaient ouvrir la grille de la grotte, et la jeune miraculée en sortait accompagnée de ses amis, de sa mère et de la foule qui faisait retentir le *Magnificat* avec des voix enthousiastes.

Les spectateurs fondaient en larmes : quelques personnes s'adressaient à la jeune fille pour la féliciter. Elle, calme, radieuse, tout attentive à sa prière, versant de douces larmes, accueillait ces témoignages d'affection et d'intérêt avec cette humilité et cette candeur qui avaient touché le cœur de Dieu.

Arrivés à l'hôtel, nous y trouvâmes deux bons prêtres du pays de la miraculée, qui nous donnèrent tous les renseignements que nous pouvions désirer.

Cette jeune fille, nommée Catherine ***, appartenait à la paroisse de Tarascon, petite localité des environs de Pamiers, dans l'Ariège. Affectée depuis trois ans d'une percluse générale, elle ne pouvait quitter le lit

et son état empirait chaque jour ; sa vue était devenue très faible et elle ne pouvait parler. A la suite des bains, elle avait eu une jambe paralysée, qui était devenue complètement insensible. Quelques jours auparavant, condamnée par les médecins, elle avait reçu les derniers Sacraments et n'attendait plus que la mort. En ce moment la paroisse se préparait à partir pour Lourdes, et plusieurs bons fidèles résolurent d'amener la malade avec eux.

Quelle belle récompense pour sa foi et pour leur charité !

Pendant que les prêtres nous donnaient ces renseignements sur la guérison de la jeune fille de Tarascon, plusieurs personnes entrèrent dans la salle pour déjeuner, parmi lesquelles se trouvait une jeune fille qui avait été témoin du miracle.

Voici ce qu'elle raconta :

" J'étais depuis plusieurs jours à Lourdes, j'y étais venue avec le pèlerinage de Marseille arrivé ici la semaine dernière ; j'ai assisté ce matin à la messe chantée à la grande église. Après la messe, je suis descendue à la grotte et j'ai vu une jeune malade que l'on avait portée jusque-là et qu'on se disposait à faire entrer dans la piscine. Elle était avec sa mère, et celle-ci était si accablée de douleur qu'elle pouvait à peine soutenir son enfant. Je m'offris à les accompagner. "

" Nous avons déposé la malade sur un siège, et je lui ai ôté ses chaussures afin qu'elle pût baigner ses jambes paralysées. "

" Tout à coup elle s'est levée en s'écriant :

" — Ma mère, je ne sens plus aucune douleur, je suis guérie. "

" La pauvre mère ne pouvait y croire. "

" — Je vous l'assure, ma mère, je suis guérie. Il faut que j'aille remercier la sainte Vierge. "

" Et alors elle s'est élancée vers la porte avec tant de hâte que nous n'avons pu la retenir, et elle courait si rapidement que je pus seule arriver à la grotte avec elle. Les gens de son village, rassemblés à la porte, criaient : " miracle ! miracle ! " "

" Comme nous entrions dans la grotte, le père missionnaire en fit fermer la grille pour écarter la foule, et la pauvre mère, arrivée trop tard pour entrer avec nous, resta tout éperdue au milieu de la foule, pleurant et ne pouvant encore croire à une si grande merveille. "

" Alors nous avons remercié la sainte Vierge, jusqu'au moment où l'on est venu nous prier d'aller faire notre déposition à la maison des missionnaires. "

Tel fut le récit de la jeune fille, récit qui complétait ce qui nous avait déjà été dit.

IV

Nous avons voulu faire une visite qui nous tenait bien au cœur ; c'était d'aller voir la vieille église de Lourdes, où Bernadette a fait sa première communion, et ensuite la maison où s'est écoulée son enfance.

Nous avons vu la vieille église : forme espagnole, nef très sombre, transept assez vaste, avec une sorte de coupole au centre du chœur ; l'autel est orné d'un vieux baldaquin très bien sculpté qui conserve encore quelques traces de dorures. C'est dans ce sanctuaire que l'enfant venait régulièrement prier le Seigneur ; c'est là qu'elle a puisé les enseignements de la religion. Nous souhaitons que l'on conserve ce sanctuaire vénérable à cause du souvenir qu'il rappelle ; mais comme il ne peut suffire aux besoins de la paroisse, qui a beaucoup augmenté depuis la vision de Bernadette, l'on construit une nouvelle église, beaucoup plus grande, à peu de distance de l'ancienne.

L'heure de notre départ approchait, et comme nous n'avions pas beaucoup de temps pour retourner à la grotte, nous avons monté au château qui domine toute la vallée, pour saluer de là la grotte miraculeuse.

En sortant de l'église on trouve, en face, une rue étroite qui conduit à la première poterne du château. On monte par des marches escarpées qui se replient plusieurs fois sur elles-mêmes à la hauteur d'une centaine de pieds, et l'on arrive à l'esplanade intérieure du château. Là on est, dit-on, à trois cents pieds au-dessus du torrent ; on est environné de tourelles et de murs percés de meurtrières, d'où l'on peut voir toute la vallée ; d'un côté est la ville, et de l'autre la colline où se trouve la grotte.

Le château a été mis, il y a trente ans, au nombre des monuments historiques par le comité des monuments. Quelques-uns des bastions ont été rebâties avec grand soin. Au centre est le logement de la garnison, lequel est surmonté d'un donjon de quatre-vingts pieds de hauteur sur trente pieds de largeur. Un guide anglais nous dit qu'un duc d'Elgin y fut retenu pendant l'empire ; il avait été fait prisonnier pendant la guerre d'Espagne, en 1810.

Au pied du donjon, un chemin de ronde est disposé à pic sur l'abîme, la vue est magnifique et imposante. Suspendu sur la vallée, on a devant soi la grande église qui, de cet endroit, paraît dans toute sa splendeur. Aussi aux grands pèlerinages où se réunissent vingt ou trente mille pèlerins, on verra se déployer la multitude au pied du grand autel du rosaire, qui domine la vallée. C'est de là surtout que l'on pourra embrasser ce magnifique ensemble.

Ensuite nous sommes descendus pour aller voir la maison de Bernadette. Au pied du fort, il faut se diriger vers l'église de la paroisse. Au milieu de la rue on prend à droite une rue transversale, et à la quatrième porte, on trouve la maison de Bernadette.

La maison se compose de deux étages avec deux chambres de profondeur, où l'on pénètre par un corridor dallé en pierres granitiques. Au delà est une petite cour environnée de constructions. La deuxième chambre est celle où habitait Bernadette avec ses parents.

Cette chambre a dix pieds environ sur chaque face. Elle est sombre et humide. Au fond est une cheminée en pierre.

Le sol est pavé de larges pierres inégales. La chambre paraît petite pour une nombreuse famille. C'est là, cette demeure si sombre et si triste que le Seigneur a daigné combler de ses faveurs ! Dans cette maison obscure et cachée, il est venu chercher une enfant pour la glorifier et lui accorder ses grâces. Là, il l'a préparée à un grand rôle dans l'Eglise et il a uni son nom à la révolution complète qu'il voulait produire dans les esprits et dans les cœurs.

Pendant ses dernières épreuves, la France a souvent imploré le secours du Souverain Maître ; elle lui a demandé de lui venir en aide par quelqu'un de ces coups qui anéantissent tous les efforts humains. Elle implorait, sans oser l'espérer, quelque prodige comme l'intervention de Jeanne Darc ; mais Dieu, qui renouvelle sans cesse ses miséricordes, n'en renouvelle pas toujours l'appareil extérieur. Il a pris Bernadette, plus jeune et plus faible que Jeanne, et il a accompli par elle ses œuvres. Ce n'est ni dans la pompe, ni dans les destinées heureuses du siècle, que le Seigneur a choisi la dépositaire de ses intentions sur la France menacée, perdue, mise au ban de toutes les nations. Il peut accorder à la dévotion envers Notre-Dame de Lourdes, tout ce qu'il a accompli par le dévouement de Jeanne, l'héroïque libératrice de la France.

C'est là que Bernadette a attiré ce rayon de salut, qui a déjà opéré tant de prodiges, et qui peut tout changer. Oh ! comme cette demeure sera célèbre un jour ! On vient visiter de toutes parts la demeure des grands serviteurs de Dieu, comme un saint Louis de Gonzague, saint Ignace de Loyola, sainte Catherine de Sienne, saint François d'Assise, Jeanne Darc. On visitera un jour la chambre de Bernadette avec le même empressement.

Tel est le récit de notre pèlerinage. Nous avons voulu voir, et ce que nous avons vu a bien dépassé notre attente, et ce que nous avons éprouvé a été bien au-dessus de nos espérances. Comme on recueille alors le fruit de ses fatigues ! Comme l'on se sent plus près de Dieu, plus rempli de grâce, plus éclairé, plus ferme dans ses convictions ! Ce sont des impressions dont le souvenir ne s'effacera jamais.

UN PÈLERIN.

(A suivre.)

LA FÊTE NATIONALE

Les grandes démonstrations de lundi ont été splendides. Tout a été conduit avec ensemble. Le succès a été complet.

A huit heures du matin, les rues étaient encombrées. On estime à plus de 40,000 le nombre des personnes qui ont pris part à la fête. L'église Notre-Dame, où la messe a été célébrée, avait revêtu ses plus beaux habits. Les décorations étaient admirables. Sur les piliers se détachaient des écussons avec inscriptions et devises nationales.

La messe fut célébrée par Sa Grandeur Mgr Fabre, avec M. l'abbé Racicot comme prêtre-assistant, le R. P. Lauzon, O. M. I., et M. l'abbé Aubry, vicaire du Sacré-Cœur, assistant comme diacre et sous-diacre d'honneur, et MM. les abbés Denis et Tranchemontagne comme diacre et sous-diacre d'office. Le sermon a été donné par M. le curé Labelle, de Saint-Jérôme.

Après la messe la procession se mit en marche. L'ordre le plus parfait n'a cessé de régner sur tout le parcours. Les chars allégoriques n'ont pas fait défaut. Toutes les sociétés étaient dignement représentées. L'après-midi, sur le champ de l'exposition, où des jeux de toutes sortes avaient été organisés, on s'est parfaitement divertie. Des discours patriotiques ont été prononcés par des orateurs distingués.

En somme, la célébration de la fête de 1883 ne le cède en rien à celle des années passées.

L'hon. M. Lacoste est parti pour l'Angleterre afin de solliciter, de la part du gouvernement provincial, le droit d'appel au comité judiciaire du Conseil privé, de la dernière décision de la Cour Suprême, déclarant inconstitutionnel l'acte des timbres de Québec.